



L'équipe du « Petit Colombes », paroisse du Sacré Cœur à Colombes, en 1941. De gauche à droite au premier rang : Luminais, Michonneau (au milieu), Grignon, et au deuxième rang de gauche à droite : Thivollier, Drémont (frère), Rétif (portant des lunettes), Urban, Colombes, Archives des Fils de la Charité

Brigitte Bleuzen

L'ENGAGEMENT SOCIAL CATHOLIQUE EN BANLIEUE

L'EXEMPLE DES FILS DE LA CHARITÉ

Les stratégies missionnaires de l'Église catholique en France ont depuis longtemps saisi les banlieues populaires comme terrains prioritaires d'action. L'histoire de l'Institut des Fils de la Charité (l'IFC)¹ en donne la mesure. À partir de leur vécu fait d'expériences certes, mais aussi de projections, les Fils de la Charité élaborent une analyse *sur* la pauvreté, et *sur* les classes populaires qu'ils identifient suivant les époques, à des « masses païennes », à la « classe ouvrière », ou à un « monde en miniature ». Cette terminologie souligne les efforts constants d'adaptation de l'Institut aux évolutions des banlieues. Mais elle atteste aussi, des points de vue, des savoirs et des pratiques liés à des représentations mobiles de la pauvreté en urbanité. Trois idéaux-types de paroisse peuvent ainsi être repérés : la « paroisse communauté missionnaire » qui caractérise la période 1940 à 1962, la paroisse « communauté d'engagement dans le monde » de 1962 à 1982, et la paroisse « communauté de proximité » depuis 1982. Ces trois conceptions de la paroisse engagent des relations différentes avec l'environnement urbain.

Le fondateur de l'IFC est Anizan, catholique social, responsable de la Congrégation des Frères de Saint-Vincent de Paul. Il est condamné par Pie X, le 14 janvier 1914, à la suite de son soutien aux syndicats catholiques. Benoît XV, qui succède à Pie X, veut rendre l'Église missionnaire et plus ouverte sur le monde, et de ce fait, s'intéresse au projet d'Anizan, centré sur la paroisse populaire. L'IFC voit le jour le 25 décembre 1918 (Moy, 1997).

L'axe central proposé par Anizan est le « Triple Idéal » qu'il définit à travers trois réalités interdépendantes : la vie religieuse, la paroisse étayée par les œuvres, et l'évangélisation des pauvres. Dans le texte fondateur des orientations de l'IFC donné au Chapitre de 1925, Anizan définit ainsi les pauvres comme : « ceux qui gagnent leur pain au jour le jour et dont l'avenir est plus ou moins précaire [...] ».

La paroisse : communauté missionnaire (1940 – 1962)

Afin d'illustrer cette période, nous relaterons trois expériences missionnaires : la paroisse communauté missionnaire au Petit-Colombes (92) avec Michonneau (1899-1983) et son équipe dont Rétif (1911-1985) et Thivollier (né en 1910), les missions en roulotte, et la naissance d'une paroisse au cœur d'une cité Poissy-Beauregard (95).

La paroisse : communauté missionnaire du Petit-Colombes

La paroisse du Petit-Colombes, située au nord-est de Paris, dans la boucle de la Seine, est composée de quartiers populaires et excentrés des villes de Colombes et de Nanterre. Avant l'arrivée de Michonneau, en septembre 1939, la vie paroissiale² est centrée sur la pratique culturelle et les œuvres. L'enjeu à l'époque, pour

1. Le fondateur de l'IFC est Anizan, catholique social, responsable de la Congrégation des Frères de Saint-Vincent de Paul. Il est condamné par Pie X, le 14 janvier 1914, à la suite de son soutien aux syndicats catholiques. Benoît XV, qui succède à Pie X, veut rendre l'Église missionnaire et plus ouverte sur le monde, et de ce fait, s'intéresse au projet d'Anizan, centré sur la paroisse populaire. L'IFC voit le jour le 25 décembre 1918 (Moy, 1997). L'axe central proposé par Anizan est le « triple idéal » qu'il définit à travers trois réalités interdépendantes : la vie religieuse, la paroisse étayée par les œuvres, et l'évangélisation des pauvres. Dans le texte fondateur des orientations de l'IFC donné au Chapitre de 1925, Anizan définit ainsi les pauvres comme : « ceux qui gagnent leur pain au jour le jour et dont l'avenir est plus ou moins précaire [...] ».

2. Selon Thivollier, La paroisse s'organisait autour des besoins du culte : (messes, baptêmes, mariages, enterrements, prédications), des retraites pascales et autres, des confréries de spiritualité et de prière, de l'appui aux écoles catholiques du territoire paroissial, l'animation du patronage, du mouvement scout, des mouvements d'action catholique (JOC, JEC, JIC), et des groupements d'adulte : cercle d'hommes, les actions caritatives pour les pauvres, de locaux d'œuvre et d'entretien de tous les bâtiments paroissiaux, etc. (Thivollier, 1995, p. 25).

les Fils de la Charité dont un certain nombre sont issus de la Conférence Saint-Vincent de Paul, est le suivant : faut-il rester sur le modèle des œuvres³, ou faut-il innover notamment dans ces paroisses où les populations ouvrières sont éloignées de l'Église ?

Michonneau, aumônier fédéral de la Jeunesse Ouvrière Chrétienne à Paris, entend relever le défi lancé par Godin (Godin, 1943), et démontrer que la paroisse peut, et doit être missionnaire (Michonneau, 1946). Pendant cinq années, le trio Michonneau-Rétif-Thivollier s'engage à mettre au point une stratégie efficace. L'expérience missionnaire du Petit-Colombes a pour toile de fond la Seconde Guerre mondiale avec l'occupation allemande, les réseaux de résistance que les prêtres ont aidé à plusieurs reprises, le travail obligatoire des jeunes en Allemagne (STO), la persécution des Juifs, les arrestations et les déportations, les bombardements. Face aux situations d'urgence et de détresse, les prêtres et les militants laïcs vont créer des services d'entraide : soupe populaire, coopératives, colis du prisonnier, regroupement des femmes de prisonniers.

Leurs propositions s'articulent autour de trois axes : une importance moindre accordée aux œuvres, une stratégie d'apostolat direct, une liturgie vivante avec davantage de participation des fidèles. Michonneau se distancie par rapport aux œuvres tout en ne les rejetant pas. La priorité cependant va nettement à l'action catholique ouvrière. L'apostolat direct propose une évangélisation, par la transmission directe de l'Évangile. Cette stratégie missionnaire met en jeu deux cultures : celle des prêtres et celle des populations ouvrières. En effet, les prêtres, même s'ils ont choisi leur vocation en apostolat populaire, n'ont pas toujours les codes de relation pour rentrer en contact avec les « masses populaires ». Ils sont parfois originaires du milieu populaire mais pas toujours. Dans tous les cas le séminaire crée une distance. Michonneau en est conscient, et dénonce la tentation à terme, de ne favoriser des relations qu'avec la frange la plus cultivée des paroissiens : « On commence par se donner à tous ceux qui viennent, mais bien vite on s'aperçoit que les conversations avec les plus éduqués, que les relations avec certaines familles "bien" sont tout de même plus agréables que les visites à faire ou à recevoir dans la classe des pauvres et des ouvriers qui sont fastidieuses »⁴.

La paroisse est déconcentrée en « secteurs » qui forment des quartiers, sous la responsabilité d'un prêtre, qu'il soit vicaire ou curé. Cette déconcentration permet à chaque prêtre de former des militants qui ont un rôle d'interface entre les prêtres et les masses à atteindre. Ainsi, les réunions d'apostolat direct se passent au domicile des militants, qui invitent leurs proches à venir discuter avec le prêtre. Michonneau et son équipe mettent au point une réforme liturgique. Des mesures symboliques fortes sont prises dont la disparition des classes. À l'époque, il y avait dix classes

d'enterrement, autant de classes de mariage, et deux quêtes à chaque messe. Cette décision provoque de sérieuses critiques, non seulement des laïcs, mais surtout de la part du clergé des paroisses plus aisées, qui voient là disparaître une source de revenus. Les liturgies pour les grandes fêtes (Toussaint, Noël, Rameaux, Pâques) ainsi que les cérémonies d'enterrement, de baptême et de mariage sont particulièrement étudiées, car c'est l'occasion d'attirer les « pratiquants saisonniers ». Michonneau et Thivollier vont entamer une série importante d'éditions de textes accessibles au plus grand nombre, dont la création de missels communautaires, de livrets de chants, d'une Bible en langage populaire (Thivollier, 1961).

Les Fils créent une « véritable mystique de la prédication », qui fait l'objet d'un intense travail de préparation et de critiques entre eux, en amont et en aval des liturgies. Pour appuyer l'importance de la prédication : « Michonneau avait instauré un rite d'écoute en invitant les paroissiens à retourner leur chaise vers la chaire située au milieu de l'église durant le temps de la prédication »⁵ (De Mijolla, 2000).

Les caravanes missionnaires

L'aventure des missions ouvrières paroissiales, encore appelées caravanes missionnaires, ou « missions en roulotte », s'étale sur neuf ans de 1947 à 1956, dans une quarantaine de paroisses⁶. Les municipalités le plus souvent communistes, voient avec un certain scepticisme l'arrivée de ces missionnaires, prêts à retrousser leurs manches pour communiquer avec les masses ouvrières. La robe ecclésiastique, aux surplis usés par les trajets sans cesse répétés sur les chantiers de mission, reste malgré tout le symbole d'une Église loin du peuple, mais aussi le symbole du prêtre, homme différent des laïcs. Les Fils investissent les lieux publics comme les cinémas, les granges, les théâtres, les salles de mariage. Ils disposent aussi d'un chapiteau de mission d'une capacité de 800 places. L'équipe comprend jusqu'à quatre à cinq prêtres (dont Ducruet, Feillet, Chabrel, Bouvier, Ranneau) une cuisinière, des séminaristes.

3. Par le terme œuvre, on entend selon Leclerc, archiviste de l'IFC « non pas une action de masse comme le feront plus tard les mouvements d'action catholique, mais (d')un regroupement en un lieu donné, pour une éducation par le loisir, et une formation sociale chrétienne, et [...] la formation d'élites chrétiennes et apostoliques ». (document disponible aux archives de l'IFC), Leclerc, (1997), *Histoire des Fils de la Charité en France, 1914-1968*, Annexe III, p. 79.

4. Michonneau, (1954), pp. 88-89.

5. De Mijolla, (2000), p. 17.

6. Parmi les quarante paroisses visitées nous pouvons citer entre autres : Aulnay-sous-Bois, Sevran, Livry-Gargan, Bobigny, Blanc-Mesnil, Drancy, Le Bourget, Sartrouville, Bezons, Palaiseau, Paray-Vieille-Poste, Corbeil-Essonnes, Sallaumines, Lille, Rouen, les paroisses des arsenaux de Brest et de Lorient, Rezé, Pont-Rousseau, Trélazé, Saint-Pierre-des-Corps, Bègles, Le Creusot-Montchanin.

La mission en roulotte met l'accent sur l'aspect communicationnel. Il faut dans une durée limitée (trois mois) rentrer en contact avec le maximum de personnes, d'où l'édition d'un journal hebdomadaire de quatre pages, distribué gratuitement. Ce journal de mission informe sur les programmes de conférences, propose des « articles religieux accessibles à tous », et donne des réponses aux critiques locales de la mission. Le concept d'apostolat direct de Colombes est repris lors des réunions publiques, fondées sur le débat contradictoire. Après un exposé⁷, un missionnaire dans la salle contredit les propos du conférencier, puis la parole est donnée à l'assistance. La contradiction venant du public, provient essentiellement du Parti Communiste, et des organisations anti-religieuses. Ainsi, la section des « travailleurs sans Dieu » organise, dans les années 1940, des baptêmes rouges à Bobigny⁸.

Les paraliturgies retracent l'histoire du secteur industriel, (sidérurgie, ardoise, ou chantiers navals). Des enquêtes, et des sondages font état de l'effort missionnaire à accomplir pour atteindre les populations loin de l'Église. Les ouvriers sont sollicités pour la confection de supports pour la liturgie, ainsi une mappemonde de trois mètres de diamètre fut réalisée par les ouvriers du Creusot (Thivollier, 1995).

La force d'impact de ces missions roulettes est la création de l'événement, avec un dosage équilibré d'humour (dans le journal illustré de dessins humoristiques, et lors des débats contradictoires), de provocations, et d'intérêt pour les préoccupations du peuple ouvrier. Combien de personnes furent touchées ? Si l'on se fonde sur le tirage hebdomadaire du journal, (10 000 à 15 000 exemplaires dans une quarantaine de sites), on peut estimer qu'une moyenne de 500 000 personnes ont été informées de la mission en cours.

Les grands ensembles : la cité de Poissy-Beauregard

Au milieu des années 1950, les grands ensembles destinés aux actifs, se développent dans une société industrielle en plein essor, comme par exemple la cité de Poissy-Beauregard, d'une capacité d'accueil de 15 000 personnes, dont une proportion importante travaille à l'usine Simca. Avec deux caravanes missionnaires, les Fils s'installent au milieu du chantier. Le paysage à leur arrivée est tout à fait surréaliste : des barres neuves, vides, immenses, dénuées de commerces. L'équipe édite un plan des lieux, et un tract d'accueil. « Plantés » au milieu de la cité, les Fils renseignent les arrivants.

Puis, la vie paroissiale s'organise autour de la liturgie, des sacrements, du catéchisme. Les Fils transforment le réfectoire des maçons en lieu de culte. L'entreprise Simca leur propose de financer une partie de la future église. La réponse des Fils : « Faudra-t-il en ce cas mettre une hirondelle (l'emblème de Simca à



Les caravanes missionnaires sur la place Saint-Marc à Rouen. Au premier plan, Ducruet, FC.

l'époque) sur le clocher, à la place du coq traditionnel ? », laisse entrevoir le désir de farouche indépendance vis-à-vis du patronat. Les Fils veulent vivre parmi le peuple, et rejettent toute forme de privilège qui pourrait leur être attribué, de par leur statut de prêtres. C'est l'époque où les Fils vont faire le choix, pour un certain nombre, de quitter les presbytères afin d'habiter dans les logements sociaux, « au cœur des masses ». Ainsi, ils refusent le projet de presbytère avec jardin pour aller habiter dans les barres.

Les formes d'animation sont inspirées de Paroisse Communauté Missionnaire (liturgies adaptées au monde populaire), mais aussi des « missions en roulettes » (édition d'un journal distribué gratuitement aux familles), auxquelles s'ajoutent du théâtre, des sorties familiales... Cependant, ces efforts en matière d'anima-

7. Thèmes des conférences : La religion à quoi ça sert ? Quel est cet homme le Christ ? Je veux bien croire au Christ mais pas à l'Église. Qu'y a-t-il après la mort ? L'Église et le monde ouvrier. L'Église, l'amour, le mariage. L'Église et les sectes religieuses.

8. Voici le texte du baptême rouge : « Les travailleurs sans Dieu de France et des colonies, Certificat de baptême rouge. Nous soussignés, prenons ce jour l'engagement devant... et devant l'Association des Travailleurs sans Dieu de France et des Colonies, de protéger l'enfant... né... de toute emprise directe ou indirecte de l'Église, et de le diriger dans la voie de la lutte des classes, au service des masses laborieuses exploitées, auxquelles il appartient. Nous nous engageons, entre autres, de lui servir d'exemple dans cette lutte pour l'abolition du système d'exploitation de l'homme par l'homme, et nous acceptons le parrainage idéologique des organisations devant lesquelles, nous prenons cet engagement. Signature du père, de la mère, du parrain, de la marraine, et du secrétaire de travailleurs sans Dieu (TSD).

tion ne portent pas les fruits escomptés. Deux raisons sont évoquées : les ouvriers fréquentent peu l'Église, et se contentent d'emmener leurs enfants au catéchisme. Les prêtres n'ont pas de relais parmi les laïcs.

Le monde ouvrier reste finalement un monde que l'on connaît mal, d'où la nécessité de s'appuyer sur des militants qui jouent le rôle d'interface entre les masses ouvrières et les prêtres. La dynamique missionnaire est de convertir l'autre qui ne croit pas, et qui est loin de l'Église par un apostolat direct : c'est dire une évangélisation dans un langage accessible aux masses populaires. Michonneau s'inscrit dans un projet pastoral explicite du clergé de l'époque : la connaissance du terrain comme condition de toute action d'évangélisation. Mais s'agit-il d'une connaissance socio-anthropologique des coutumes des populations, ou de la comptabilité des personnes qui fréquentent la messe ou qui demandent les sacrements ? Il faut se resituer à l'époque, dans la mouvance des études menées en sociologie des religions par Gabriel Le Bras. Ces enquêtes visaient avant tout « à atteindre l'homme dans son milieu », afin de répondre à une question centrale : celle de l'état actuel du catholicisme dans une France « décatholisée »⁹.

La paroisse, communauté d'engagement dans le monde, (1962-1982)

Le Concile Vatican II (11/10/1962 au 8/12/1965), souligne que prêtres et laïcs en tant que baptisés sont tous missionnés pour un apostolat pouvant revêtir « différentes formes selon les états de vies et les fonctions », (Baziou, 2000). Une traduction du changement dans les rapports de l'Église avec la société est la décision de l'Assemblée plénière de l'Épiscopat français du 21/10/1965, avec l'accord du Saint-Siège, d'autoriser à nouveau des prêtres au travail. Cinq religieux de l'IFC, vont vivre cette expérience. Le centre de gravité va peu à peu se déplacer de la paroisse, vers le monde de l'usine.

De la paroisse à l'usine

Les chapitres de 1967 et de 1971 de l'IFC encouragent l'engagement politique du prêtre « lorsque les besoins locaux ou les circonstances le sollicitent »¹⁰. L'IFC invite ses prêtres ouvriers à prendre une part active à la « lutte des classes »¹¹ car les « les positions politiques conscientes ou non, ne sont pas plus absentes de la vie de l'Église, que de celle de tous les gens des quartiers ou des entreprises »¹². À la suite du chapitre de 1971, chaque équipe des Fils est invitée à examiner son implantation actuelle autour du questionnement suivant : les paroisses sont-elles coupées ou non du monde ouvrier ? Quels sont les moyens d'insertion dans d'autres structures ou d'autres formes de vie « en plus grande vérité avec le monde, et

le mouvement ouvrier, pour une meilleure évangélisation » ? À l'époque les deux tiers des Fils sont en paroisse, mais l'IFC connaît un développement sans précédent dans son intérêt pour les prêtres-ouvriers¹³.

Les stratégies missionnaires à Colombes durant cette période opèrent un glissement. On passe d'un monde depuis l'Église (Michonneau) à une Église depuis le monde (Rétif). L'Église veut être dans le monde. Pour De Mijolla, Fils de la Charité, « il ne s'agit pas d'une remise en question des formes traditionnelles de l'Église ou de la paroisse. Il s'agit d'abord de la valorisation théologique d'une réalité autre que l'Église, à savoir le monde, comme le lieu primaire à partir duquel, et au service duquel l'Église est appelée à naître, et à grandir dans l'espérance du Royaume »¹⁴, (De Mijolla, 2003). Pour Delestre (1977), sociologue, la paroisse va être discréditée parce qu'il y a une opposition entre tâches pastorales et tâches missionnaires. Est-il possible alors de donner la priorité à la mission sans remettre en cause la structure de la paroisse ?¹⁵.

Différentes expériences vont être tentées pour rapprocher l'Église du monde ouvrier urbain. Nous en retiendrons deux : l'évangélisation collective avec Rétif, et les prêtres au travail à partir de 1965.

L'évangélisation collective

Après le départ de Michonneau, Rétif devient curé de Petit-Colombes entre 1947 et 1964. Rétif préfère à l'apostolat direct, une démarche d'évangélisation collective. Dans son ouvrage *J'ai vu naître l'Église de demain*, Rétif (1972) propose clairement un déplacement vers la ville : « Il n'est que temps de poser les jalons d'une pastorale urbaine dont l'unité de base soit d'abord la ville elle-même. Il y va du devenir de la paroisse ».

Ce déplacement vers la ville s'appuie sur les communautés de base. Le terme « Communauté de base » désigne les groupes de laïcs, opérationnels au-delà de la messe dominicale jugée insuffisante en tant que rassemblement. Les Fils établissent une catégorisation des paroissiens en différenciant ceux qui s'engagent dans les mouvements d'action catholique, les syndicats, les associations, et ceux qui ne le font pas. À

9. Hervieu Léger, (2001), p. 240.

10. Conclusions du chapitre de l'IFC de 1967-1968, p. 79, Archives de l'IFC.

11. Conclusions du chapitre de l'IFC de 1971, p. 12, Archives de l'IFC.

12. Conclusions du chapitre de l'IFC de 1971, pp. 8-10, Archives de l'IFC.

13. Nous utiliserons le sigle PO (prêtres ouvriers) pour qualifier les prêtres au travail, car c'est le sigle le plus usité par les Fils. En 1977, l'Institut compte 39 PO dont 11 à l'étranger. Aux PO, il faut ajouter les PATP (Prêtres à temps partiel), au nombre de 30. Rebré A., Rapport moral pour le Chapitre de 1977, p. 2, Archives de l'IFC.

14. De Mijolla J., (2003), p. 183.

15. Delestre A., (1977), p. 206.

côté des mouvements d'action catholique, il y a une persistance de la « paroisse œuvre » à travers des associations caritatives qui constitueraient selon Delestre un « refuge pour les non militants révélant en même temps l'une des formes qu'a pris à l'intérieur de la paroisse la résistance au projet clérical », (Delestre, 1977). Le soutien aux militants ouvriers se traduit jusque dans les sacrements. Ainsi, le baptême de Damien, né le 14 décembre 1974, fils d'André et Lucette, tous deux militants, se déroule au cœur d'une cité de banlieue (autre que Colombes), non pas à l'Église mais dans un club de quartier. Les parents veulent ainsi affirmer « leur lutte quotidienne dans le travail et le quartier ». Le prêtre, Fils de la Charité, baptisera l'enfant en ces termes : « Je te baptise au nom du Père, et du Fils et du Saint-Esprit pour devenir chrétien en classe ouvrière » (Seince, 1976).

Une Église en classe ouvrière

La classe ouvrière, investie de façon dominante dans le discours de l'Institut, des années 1960 et 1970, va inciter des prêtres, voire même des curés à travailler, comme par exemple Leroy. Ordonné en 1950, puis rédacteur en chef de l'Union des Œuvres, Leroy arrive au Petit-Colombes en 1962, au moment où Rétif est curé. Leroy, qui se définit comme « un fils Rétif »¹⁶ sera à son tour curé du Petit-Colombes de 1964 à 1978, prêtre au travail à temps partiel de 1968 à 1975, et prêtre ouvrier entre 1975 et 1978. Il se syndique à la CGT en 1971. L'équipe des Fils qui, en 1966 compte cinq permanents au Petit-Colombes, va s'investir dans différents ministères (prêtre en paroisse, prêtres au travail, mouvements d'action catholique), afin de promouvoir « une Église en classe ouvrière ». Pour Leroy cette décision d'aller au travail, tout en étant curé du Petit-Colombes, est certes une décision d'équipe, mais plus profondément le désir « d'être du monde ouvrier ». Ce nouveau profil permet des échanges plus aisés avec les habitants du quartier, et un engagement plus affirmé en tant qu'aumônier de l'Action Catholique Ouvrière dans « la lutte des classes ». Cependant, l'écart entre la paroisse et les réalités vécues au sein du monde du travail est de plus en plus grand. La paroisse est de moins en moins le reflet d'une population qui se diversifie, par l'arrivée des migrants (Portugais, Antillais, Africains). La communauté paroissiale est moins ouvrière, vieillissante. La génération des 25-40 ans est absente¹⁷.

L'Église, enfouie dans le monde, doit le transformer par un investissement à partir des structures (entreprise, syndicat, parti politique). Ainsi, les Fils s'inscrivent jusqu'au début des années 1980 dans le mouvement ouvrier. Dans un rapport de force avec le patronat, la lutte syndicale vise la dignité, l'intégration des travailleurs et la construction d'une identité collective. L'analyse sémantique souligne que certains termes comme « populaire », « masses païennes » dis-

paraissent au profit de « classe ouvrière », « monde ouvrier ». Les grilles de lecture du monde ouvrier sont inspirées du marxisme. La classe ouvrière est messianisée, dans une vision eschatologique de libération collective.

La paroisse, communauté de proximité (1982 à aujourd'hui)

Le visage des banlieues populaires connaît une profonde mutation avec la déstructuration du travail industriel, la fin d'une immigration de travail au profit d'une immigration de peuplement, qui engendre une expression pluriculturelle. Les Fils qui avaient adopté une stratégie tournée prioritairement vers le travail, l'engagement syndical et politique, réfléchissent sur de nouvelles modalités de présence en investissant notamment les thématiques de l'exclusion, de la territorialité et de la pluriculturalité, car comme le souligne Delarue : « La ville a remplacé



Sacrement de baptême à la Courneuve.

16. Entretien avec Leroy, le 22 août 2003.

17. Leroy, (1975), *Vingt cinq ans de sacerdoce*, p. 69, (livret ronéotypé prêté par l'intéressé).

l'entreprise comme principal théâtre de conflit social», (Delarue, 1991).

De la lutte contre l'exploitation à la lutte contre l'exclusion

Face à la dégradation de l'emploi, à la précarisation des contrats de travail, et à l'augmentation du chômage, certains Fils estiment qu'il ne s'agit plus tant de « travailler avec », que de « cheminer avec les exclus », qui sont considérés comme des « inadaptés sociaux » dans les années 1970 (Lenoir, 1974), puis des précaires « disqualifiés » (Paugam, 1993), dans les années 1980 et 1990, ou encore des précaires « désaffiliés » (Castel, 1996). Godefroy en mission locale, et Ménétrier avec les « cassés de la vie », orientent leur apostolat dans le secteur de l'exclusion.

Godefroy, né en 1952, ordonné en 1980, a toujours travaillé, avant son ordination en production, puis après son ordination à temps partiel, dans la grande distribution. Il motive son désir d'être travailleur social, dans le cadre des dispositifs d'aide à l'insertion professionnelle, mis en place dans les années 1980 (PAIO, puis mission locale) par l'urgence « d'accompagner les jeunes BBB (Blancs, Black, Beurs) », en situation de précarité dans les quartiers sensibles : « Mon entrée au travail était motivée au départ par le partage très simple des conditions de vie des gens, et l'engagement avec eux dans un combat de libération. Je l'ai vécu très différemment à partir du moment où



La « cité des 4000 » de La Courneuve, en 1996.

j'avais une position de travailleur social. Je m'occupais des jeunes, que je ne pouvais pas rejoindre par un travail professionnel autre »¹⁸.

Ménétrier, né en 1956, et ordonné en 1986, est facteur à la Courneuve. À côté de son travail de prêtre-ouvrier, Ménétrier anime depuis cinq ans avec une religieuse, un groupe de dix-sept personnes « cassées », « précaires » (dont seize femmes et un homme)¹⁹. Il se rend compte que les schémas classiques de l'action militante doivent être révisés, par une reconnaissance des potentialités déployées par les précaires face aux événements traumatiques

(décès, maladie, etc). Ménétrier souligne l'illusion de croire que les pauvres dépendent d'une aide extérieure pour leur survie. Ces « cassés » font preuve d'une capacité d'autonomie qui le questionne : « quand tu t'en vas, eux, il faut qu'ils continuent à vivre. Les pauvres ne nous attendent pas, ils ont le choix que d'avancer ».

En tant que prêtre, Ménétrier tente d'établir des ponts avec la communauté chrétienne, lors de sorties paroissiales, ou des grandes fêtes liturgiques, mais les clichés sont tenaces et le rejet parfois explicite. « J'ai emmené mon groupe dans une rencontre élargie de mouvements d'action catholique. J'ai entendu la responsable venir me dire en catimini « qu'est ce que tu nous as emmené là ? » Alors on est parti ». Ce petit groupe se situe, et est situé en marge de la paroisse, et du noyau dur des fidèles. Les personnes du groupe se posent des questions sur la foi, mais ne s'identifient pas au dispositif ecclésial de la paroisse. Pour trois décès survenus en cinq ans, il n'y a pas eu d'obsèques religieuses. La dynamique d'évangélisation se fait par le canal de l'expression publique d'un vécu personnel de la foi, et d'une recherche de sens pour sa vie, à travers par exemple, la participation à des « cafés philo », ou l'écriture de son récit de vie. La priorité n'est pas l'amélioration des conditions matérielles de vie, mais la recherche de sens²⁰.

La réinscription de la paroisse dans le territoire de proximité

Les lieux d'engagement des Fils de la Charité, glissent progressivement de l'entreprise aux procédures de développement social urbain, dont les premières mesures ont émergé à la fin des années 1970 avec les opérations Habitat et Vie sociale, puis le programme de Développement social des quartiers (HVS, DSQ), jusqu'à la politique de la ville qui doit se faire « pour et par les habitants ». L'engagement militant, héritier du militantisme syndical ou de mouvements d'action catholique spécialisée, doit désormais s'inscrire dans une démocratie participative pour la promotion du territoire local, en proximité. Ils vont être un certain nombre de Fils à s'engager dans les procédures de développement local, dont Récopé et Carré.

Récopé, né en 1945, est ordonné en 1975. Dans les années 1990, il s'investit dans les procédures de développement local à Saint-Vaast (Valenciennes). Le secteur est sinistré : « Les mines et les entreprises sidé-

18. Entretien avec Godefroy, le 21 novembre 2003.

19. Entretien avec Ménétrier, le 3 septembre 2003.

20. Ménétrier rejoint là la préoccupation de Hoggart (1971) : « Si la « minorité consciente » se concentre exclusivement sur des objectifs politiques ou économiques à court terme, elle essuiera, quelles que soient ses victoires dans ce domaine, une défaite, parce qu'elle aura laissé le terrain de la culture à l'adversaire ».

21. Entretien avec Récopé, les 24 septembre et 22 octobre 2003.

rurgiques ont fermé quand Fos et Dunkerque se sont créés. [...] Valenciennes qui était une ville riche est devenue d'un seul coup une ville pauvre. Les habitants avaient au moins vingt ans de chômage»²¹.

À travers un programme de développement social urbain (DSU), Récopé appréhende un nouvel univers avec de nouveaux interlocuteurs comme : le directeur du centre social, le commissaire de police, les deux îlotiers, le directeur de l'école primaire, deux assistantes sociales, la responsable de la PMI (protection maternelle et infantile), les éducateurs de rue de la PJJ (protection judiciaire de la jeunesse), les représentants des HLM. Les populations quant à elles, ne sont pas représentées. Récopé s'inscrit dans de nouvelles techniques de travail (comité de pilotage, lignes budgétaires, processus décisionnels, négociations avec les élus). Perçu comme libre : « toi tu n'as pas de patron, toi tu peux prendre des initiatives », Récopé est poussé par les professionnels présents à donner des idées. Il propose la création d'une coopérative alimentaire, « parce que les gens crèvent de faim », d'une maison de bricolage « pour un certain nombre qui sont largués à la sortie du collège ». C'est l'expérience de négociations parfois difficiles avec les élus. Récopé souligne néanmoins que son passé syndical lui a donné des clés pour se situer rapidement, dans cet univers du développement local, notamment au niveau stratégique des enjeux de pouvoir.

Carré, né en 1925, ordonné en 1962, a travaillé à la Solmer (1972 à 1981), tout en habitant Port-de-Bouc, dans une immense barre surplombant les raffineries de Fos-sur-Mer. Carré, est contacté en 1976, alors qu'il est secrétaire de la CGT-Solmer, pour être conseiller municipal, au sein de la municipalité communiste de Port-de-Bouc. En 1983, il devient adjoint au maire chargé de l'information, puis à partir de 1984 chargé de l'opération DSQ (développement social des quartiers), où avec une équipe de professionnels il coordonne les différents volets du projet (Carré, 1999). L'enjeu du DSQ est d'aider la ville à quitter une mentalité de victime. Port-de-Bouc est une ville ouvrière et industrielle, sinistrée depuis la fermeture en 1966 des chantiers navals. La ville va mettre quinze ans avant d'accepter de construire une autre identité. C'est une friche industrielle où les urgences concernent : la réhabilitation des logements dont plus de la moitié concerne des logements HLM, les équipements (crèche, théâtre, centres sociaux, espaces verts, places...), l'aménagement du centre ville, et du port de plaisance²². Pour Veysseyre, chef de projet DSQ de l'époque, Carré avait été choisi pour « son ouverture, son sens du dialogue, sa capacité de faire et de négocier, son autorité morale, reconnue par tous, à la fois au sein de la municipalité et au-delà. Il y avait aussi le côté militant et prêtre-ouvrier, c'était sous-jacent à la confiance qu'il inspirait »²³.

Toutes les opérations de développement social urbain, sont capitalisées au sein d'un réseau nommé

« chrétiens acteurs en banlieue », créé et coordonné par Tritz. À ce réseau, se greffent des religieux et laïcs, le plus souvent de nationalité française, âgés de plus de quarante ans, qui viennent chercher une stimulation pour poursuivre leur engagement de proximité dans les quartiers, notamment lors des forums. La propor-



Fête de la communauté paroissiale de Colombes le 18 mai 2003.

tion des religieux est importante : ainsi le premier forum a accueilli parmi 580 participants : 105 religieuses et 98 prêtres²⁴. Il faut enfin évoquer le service des « Jeunes en Mission Banlieue » (JMB), qui propose à des jeunes de vivre deux ans en banlieue, dans des paroisses animées par des Fils. Depuis la création de ce service en 1996, vingt jeunes ont tenté l'expérience de la banlieue, dont quinze garçons, et cinq filles. Actuellement, deux filles et un garçon sont JMB.

Des paroisses pluriculturelles

Dans les banlieues, la réalité rencontrée par les Fils de la Charité est de plus en plus une réalité pluriculturelle et pluriconfessionnelle. Dans les années 1960, c'est l'attention aux Portugais, aux Espagnols. Rebré écrit un rapport sur la pastorale des immigrés, suite à une monographie (de janvier 1965 à janvier 1967) concernant les secteurs de Villejuif, Kremlin-Bicêtre,

22. Entretiens et visites sur le terrain de Port-de-Bouc avec Carré, les 12 et 13 septembre 2003.

23. Entretien avec Veysseyre J., chef du projet DSQ, le 13 septembre 2003.

24. Les trois colloques « Chrétiens, acteurs en banlieue », ont traité des thèmes suivants : les 18 et 19 octobre 1997 : « Des croyants en service d'humanité », le 20 novembre 1999 : « Des croyants en service d'humanité, suite », et le 12 octobre 2002 : « Les yeux de l'espérance ». Les chiffres cités sont extraits des actes du Forum des 18 et 19 octobre 1997, p. 5, (documents disponibles à l'IFC).



Colombes ; en arrière-plan le quartier de La Défense, 2003.

et Gentilly. Il évoque essentiellement la situation des Italiens, des Portugais, et des Espagnols. L'interrogation majeure est comment s'adapter aux différentes mentalités et conceptions de la vie chrétienne ? Quand il fait mention des Algériens, des Turcs, c'est essentiellement par rapport à leurs conditions de logement et de travail, (Rebré, 1967). Du Lattay en 1970, à propos de la communauté des 10 000 Portugais de Saint-Pierre de Grand-Quevilly (secteur de la rive gauche de Rouen, en zone industrielle), constate que les communautés portugaises et françaises ne se mélangent pas beaucoup (Du Lattay, 1970). Dans les années 1970, l'attention se déplace vers les immigrés non chrétiens, en majorité les Musulmans originaires du Maghreb, par le canal des syndicats notamment. Puis, en août 1976, un chantier de jeunes est organisé en Algérie avec seize jeunes du monde ouvrier âgés entre dix-huit et vingt-cinq ans, cinq garçons et onze filles, parmi lesquelles trois Algériennes vivant en France avec leurs parents (Piron, 1976). Les Fils poursuivent jusqu'à aujourd'hui ces chantiers-jeunes. Tous les deux ans, vingt jeunes partent effectuer un chantier de solidarité dans un pays du Sud. En 2001, ce fut Manille, en 2003 le Liban.

Les églises de banlieue accueillent de façon plus massive depuis une vingtaine d'années des ressortissants des DOM-TOM, des immigrés d'origine africaine, sud-est asiatique et depuis la « chute du mur », des ressortissants des pays de l'Est (Pologne...). Il n'est pas rare de compter jusqu'à quarante à soixante nationalités parmi ceux qui fréquentent de près ou de loin les paroisses urbaines et populaires. Ces personnes sont titulaires de visas de tourisme, de titres de séjour, mais sont parfois en situation irrégulière. Leur situation professionnelle est bien souvent le travail non déclaré, informel, sous-qualifié par rapport à leur niveau de diplômes. La réalité ouvrière a quitté la chaîne de l'usine, pour investir l'économie parallèle. Ces populations qui vivent une expression différente de leur foi, obligent la paroisse à adapter ses pratiques. Ainsi, au Petit-Colombes à la messe dominicale,

l'Évangile est systématiquement traduit et lu en portugais. Les saints qui avaient disparu dans les années 1970 retrouvent leur autel. Piron, curé jusqu'en septembre 2003, a créé des antennes par aires culturelles. À ce jour, il existe quatre antennes représentant les Antilles-Guyanne, l'Afrique, le Portugal, et l'Asie qui, successivement préparent la messe dominicale. « La messe n'est pas préparée uniquement pour le groupe ethnique considéré, mais pour l'ensemble de la communauté paroissiale : Gaulois et migrants » souligne Piron²⁵, qui encourage l'unité de la communauté à travers l'expression de ses différentes cultures. Cette forme de communalisation rejoindrait la thèse de de Singly qui voit l'émergence d'un nouvel idéal du lien social qui combinerait la liberté de chacun et le respect mutuel, un « nous » qui sache respecter les « je » (de Singly, 2003). Mais elle interroge aussi sur les modalités de l'interaction. Quels sont les registres d'expression des cultures en présence et les degrés d'appropriation de l'altérité ? Quelles sont les nouvelles zones de résistance ?

La culture de l'Institut s'est inscrite dans une mémoire collective de religieux oeuvrant en apostolat populaire, en rapport à une « lignée croyante »²⁶ de référence (Hervieu-Léger, 1993). Les Fils ont vu dans leur Père fondateur essentiellement un activiste sur le plan social, d'où la priorité donnée à l'engagement social. À la « culture de la mission » des années 1940 et 1950, s'est substituée la culture de « lutte contre l'exploitation » des années 1960 et 1970, prenant fait et cause pour les ouvriers dans leurs combats. Cette culture de lutte se déplace sur le terrain de la « lutte contre l'exclusion », tout en devant intégrer de nouvelles pluralités culturelles. Retailleau (1992), ancien supérieur général des Fils, écrit en 1992, « Devenir Fils c'est renaître métis ». Aujourd'hui, les Fils oscillent entre la construction de communautés paroissiales plurielles, et l'ouverture à la politique de la ville. Une question cependant reste en suspens. Sur le terrain des banlieues, les Fils sont en relation étroite avec le monde populaire. Pourquoi le discours de l'Institution relègue-t-il celui-ci au second plan, derrière l'encouragement et l'appui aux chrétiens militants ?

Brigitte Bleuzen

25. Gaulois : appellation courante en banlieue pour désigner les Français de souche. Entretien avec Piron, en juillet 2003.

26. Selon la définition qu'en donne Hervieu-Léger (1993, 1999, p. 24), « la lignée croyante fonctionne comme référence légitimatrice de la croyance. Elle est également un principe d'identification sociale : interne parce qu'elle incorpore des croyants à une communauté donnée, externe parce qu'elle les sépare de ceux qui n'en sont pas. Une « religion » est dans cette perspective, un dispositif idéologique, pratique et symbolique par lequel est constitué, entretenu, développé et contrôlé le sens individuel et collectif de l'appartenance à une lignée croyante particulière ».

RÉFÉRENCES

- Baziou J.-Y., (2000), *Autorité dans l'Église et autorité de l'Église dans une société démocratique*. Doctorat en Histoire des religions et Anthropologie religieuse. Paris IV.
- Carré P., Doménichino J., (1999), *Un parcours de prêtre-ouvrier*, Paris, L'Harmattan.
- Castel R., (1996), *Les métamorphoses de la question sociale. Une chronique du salariat*, Paris, Fayard.
- Delarue J.-M., (1991), *Banlieues en difficultés, la relégation*, Paris, Syros.
- Delestre A., (1977), *35 ans de mission au Petit-Colombes, 1939-1974*, Paris, Cerf.
- De Mijolla J., (2000), *Michonneau, Varillon, propos sur la prédication*, Paris, Cerf, Soceval.
- De Mijolla J., (2003), *La paroisse dans la mission*, Langres, Soceval.
- Du Lattay R., (1970), « Présence portugaise », *Recherches et Échanges*, n° 29, pp. 53-63.
- Godin H., Daniel Y., (1943), *France Pays de mission ?* Lyon, Les Éditions de l'Abeille.
- Hervieu-Léger D., (1993), *La religion pour mémoire*, Paris, Cerf.
- Hervieu-Léger D., (1999) *Le pèlerin et le converti, la religion en mouvement*, Paris, Flammarion.
- Hervieu-Léger D., Willaime J.-P., (2001), « Gabriel Le Bras (1891-1970), Un initiateur de la sociologie du catholicisme en France », *Sociologies et religion, Approches classiques*, Paris, PUF, pp. 233-262.
- Hoggart R., (1971), *La culture du pauvre*, Paris, Les Éditions de Minuit, (première édition 1957, *The uses of literacy*, Chatto and Windus).
- Lenoir R., (1974), *Les exclus*, Paris, Seuil.
- Michonneau G., (1946), *Paroisse, Communauté missionnaire*, Paris, Cerf.
- Michonneau G., (1954), *Pour une action paroissiale efficace*, Paris, Cerf.
- Moy J.-Y., (1997), *Le père Anizan, prêtre du peuple, des frères de Saint-Vincent-de-Paul à la fondation des Fils de la Charité*, Paris, Cerf.
- Paugam S., (1993), *La société française et ses pauvres*, Paris, PUF.
- Paugam S., (dir.), (1996), *L'exclusion, l'état des savoirs*, Paris, La Découverte.
- Piron F., (1976), « F'kirina, août 1976, un camp de travail dans le cadre du volontariat en Algérie », *Recherches et Échanges*, n° 56, pp. 39-47.
- Rebré A., (1967), « Un secteur missionnaire face à la pastorale des immigrés », *Recherches et Échanges*, n° 19, pp. 45-65.
- Retailleau M., (1992), « Devenir Fils, c'est renaître métis », *Chantiers des Fils de la Charité*, n° 94, pp. 13-14.
- Rétif L., (1972), *J'ai vu naître l'Église de demain*, Éditions Ouvrières.
- Seince R., (1976), « Le baptême de Damien, un baptême au cœur d'un quartier ouvrier », *Recherches et Échanges*, n° 54, pp. 41-53.
- Singly F. (de), (2003), *Les uns avec les autres. Quand l'individualisme crée du lien*, Paris, Armand Colin.
- Thivollier P., (1961), *Le libérateur*, Clamart, Éditions de l'Oasis.
- Thivollier P., (1995) *Comme le feu sur la lande*, à compte d'auteur

Brigitte Bleuzen (EHESS-CEIFR) est sociologue, et prépare une thèse sur *Les modalités de la mission de l'Église catholique sur la scène contemporaine*, à l'EHESS, sous la direction de Danièle Hervieu-Léger.

< brigitte.bleuzen@free.fr >